

UNE CORRESPONDANCE INÉDITE OU LA VIE EN POINTILLÉ¹

«La découverte d'une lettre incite toujours à raconter : l'histoire même de sa découverte, l'histoire de ceux qui l'ont écrite, l'histoire des événements qu'elle évoque. L'attrait tient dans le suspens, dans le déchiffrement des énigmes. La lettre invite à en savoir plus, à entrer dans la correspondance, à s'en imprégner, à pénétrer le secret des êtres et des familles.»²

Les sources

La correspondance familiale dont il sera question ici provient du Fonds Denis de Rougemont conservé à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel (BPUN) où elle a été déposée successivement en 1990 puis en 2002. Elle n'a encore jamais été exploitée. Le corpus comprend des lettres de Denis de Rougemont écrites entre 1920 et 1953 à ses parents et à l'une de ses sœurs, ainsi que celles de chacun d'entre eux, rédigées principalement entre 1941 et 1973. Nombre de messages ayant été égarés ou se trouvant peut-être encore dans des fonds mis sous embargo, il ne s'agit pas d'un échange épistolaire continu. Bien que les lettres proviennent de plusieurs scripteurs, on se trouve toujours face à un seul des «deux pôles de l'échange épistolaire»³.

La correspondance a apparemment été gardée en vrac, dans un premier temps, par chacun des destinataires, puis rassemblée après leur décès sans qu'on puisse retracer exactement l'historique de leur conservation. Un inventaire a été dressé par la BPUN et les lettres ont été numérisées. Dans la mesure où celles de Denis Rougemont n'étaient que rarement datées de manière complète et précise, un classement chronologique s'est avéré nécessaire. Grâce à la transcription et à la datation des lettres (les dates sont mentionnées entre crochets lorsqu'il s'agit d'hypothèses; celles qui sont précises sont indiquées entre parenthèses), effectuées par Nicolas Stenger, Jonathan Wenger et François Saint-Ouen dans le cadre du projet de numérisation «Rougemont 2.0», notre travail a été grandement facilité.

¹ Cécile DAUPHIN et al., *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIX^e siècle*, Paris, 1995, p. 20.

² Cécile DAUPHIN et al., *Ces bonnes lettres...*, p. 19.

³ Jean-Pierre JELMINI, «La correspondance familiale d'un riche paysan-vigneron neuchâtelais (1804-1820)», dans Philippe HENRY et Jean-Pierre JELMINI (éd.), *La Correspondance familiale en Suisse romande aux XVIII^e et XIX^e siècles. Affectivité, sociabilité, réseaux*, Neuchâtel, 2006, p. 268.

Les auteurs des lettres

Les protagonistes de cette correspondance sont Denis de Rougemont, son père Georges de Rougemont (1875-1947), qui fut pasteur à Couvet entre 1905 et 1919 puis de la paroisse de Bôle-Colombier de 1919 à 1943, sa mère Sophie-Alice née Bovet (1877-1973) et sa sœur Antoinette (1903-2002), épouse de Max Petitpierre (1899-1994), conseiller fédéral de 1944 à 1961. Plusieurs missives de Denis de Rougemont font allusion à celles qu'il a reçues de « Titine », sa sœur Anne-Marie (1910-2002), lettres dont il ne reste pas de trace. Lorsqu'Alice de Rougemont signe de son nom, elle écrit en fait aussi au nom du couple parental, voire de l'ensemble de la famille.

Le corpus comprend deux cent soixante lettres dont nonante-quatre de Denis de Rougemont, écrites entre 1923 et 1953 à ses parents ou à sa mère seule, quatorze de son père Georges, entre 1931 et 1946, cent vingt-neuf de sa mère Alice, entre 1941 et 1973, dix-sept de Denis de Rougemont à sa sœur Antoinette, entre 1923 et 1947, ainsi que cinq lettres et deux cartes postales d'Antoinette à son frère, entre 1947 et 1970. Une lettre de Georges de Rougemont au pasteur Pierre Maury en 1946 et une de Denis de Rougemont à son beau-frère Max Petitpierre, en 1964, complètent ce fonds. Avant le décès de Georges de Rougemont, les lettres écrites par Denis de Rougemont à sa mère sont implicitement destinées à ses deux parents et parfois à toute la famille. Il n'existe aucun message de l'écrivain adressé à son père exclusivement.

« L'écriture contre l'absence »⁴

C'est l'éloignement qui produit la lettre. Toute la correspondance dont il est ici question est motivée par le besoin de jeter une « passerelle vers l'autre »⁵ afin de combler les manques causés par l'absence. En 1923, en vacances à Paris chez une tante, le tout jeune Rougemont donne des nouvelles d'un séjour qui l'enchant. Au cours d'un voyage en Italie, durant l'été 1925, il écrit de Rome à ses parents. Entre 1923 et 1925, sa sœur Antoinette, en séjour en Angleterre puis à Strasbourg, reçoit des nouvelles d'Areuse et de la vie du jeune gymnasien. Lorsqu'il séjourne à Vienne, entre 1928 et 1930,

⁴ Philippe HENRY, « Une correspondance qu'il m'est si doux d'entretenir... ». Bourgeoisie et épistolarité familiale: Ferdinand Du Pasquier et sa mère (1818-1833) », dans Philippe HENRY et Jean-Pierre JELMINI (éd.), *La Correspondance familiale...*, p. 302.

⁵ Titre donné par Mireille Bossis à une conférence faite le 12 novembre 2008 lors du vernissage de l'exposition Vos souvenirs sont notre mémoire, à la BPUN, dans le cadre du cinquième anniversaire des Archives de la vie ordinaire.

Denis de Rougemont tient ses parents au courant de sa vie d'étudiant, de ses faits et gestes, de ses fréquentations, comme entre 1930 et 1933, durant les intenses années parisiennes. Tout laisse supposer que la famille Rougemont a continué de recevoir des nouvelles de Francfort (1935-1936) – bien qu'il ne subsiste qu'une seule lettre de ce séjour – et que, de leur côté, les parents n'ont cessé d'écrire à leur fils. Il en est de même concernant le long « exil » américain (1940-1947) dont les lettres conservées sont malheureusement fort rares. A partir de 1947, depuis le retour et l'installation définitive de Denis de Rougemont à Ferney, les nouvelles deviennent épisodiques mais ce manque est comblé par les lettres qu'Alice de Rougemont écrit sans relâche à son fils, jusqu'à son décès en 1973.

Un « pacte épistolaire »⁶ tacite

La correspondance familiale des Rougemont respecte des clauses, probablement implicites, qui attribuent à chacun un rôle particulier. Le plus souvent destinés à l'ensemble de la famille, les messages de Denis de Rougemont « ciblent » chacun de ses interlocuteurs différemment et chacun lui répond selon sa « mission ». « Les lettres de Maman sont très “pratiques” et ne donnent pas des masses de détails superflus » (à Antoinette, 4 août 1930). En l'occurrence, il est question ici de l'état de santé du père mais cette remarque peut s'appliquer à l'ensemble des lettres d'Alice de Rougemont qui se charge de donner des nouvelles de la maison, de la météo, de la parentèle, et s'efforce de répondre aux nombreuses demandes de colis de toutes sortes réclamés par son fils. Plus rigoureuses dans leur forme et leur contenu, les lettres de Georges de Rougemont s'adressent avant tout à son fils « homme de lettres » dont il partage les intérêts professionnels et intellectuels mais également les soucis financiers. Quant au rôle d'Antoinette, c'est celui d'une confidente privilégiée à qui Denis de Rougemont tient à annoncer, par exemple, en exclusivité, la publication de son article sur Montherlant⁷, à qui il dévoile (parfois) ses préoccupations sentimentales lorsqu'il est à Paris et surtout, dès 1941, ses déboires conjugaux, en la suppliant de n'en rien dire à leurs parents.

⁶ Roger CHARTIER, préface à Cécile DAUPHIN et al., *Ces bonnes lettres...*, p. 12. Le concept ainsi détourné est celui de Philippe LEJEUNE, *Le Pacte autobiographique*, Paris, 1975, note 7, p. 15.

⁷ « M. de Montherlant, le sport et les Jésuites », premier texte de Denis de Rougemont, publié par *La Semaine littéraire* n° 1571, Genève, 1924, pp. 63-65.

Le plaisir d'écrire et de recevoir du courrier⁸

Il est difficile d'estimer à quel rythme et à quelle fréquence les protagonistes de cette correspondance échangeaient des messages. Tous disent leur plaisir de recevoir des « bonnes lettres »⁹ ou les avoir attendues impatiemment. « Tu sais que c'est quasi une maladie chez moi que l'attente du courrier », écrit Denis (Calw¹⁰, 29 juin 1929). Durant les années 1930, on observe qu'Anne-Marie, la sœur cadette de Denis de Rougemont, lui a écrit souvent, mais il n'en reste que des traces indirectes, à l'exemple de celle-ci : « Je viens de finir les caramels, excellents, mille merci et autant à Anne-Marie pour sa bonne lettre » (19 juin 1933). Conscient du silence et des questions demeurées trop longtemps sans suite parce qu'il n'a pas répondu aussi rapidement qu'il aurait fallu, Rougemont s'en excuse : « Il y a assez longtemps que je ne vous ai pas écrit » (20 octobre 1931), ou : « Encore un silence prolongé » [juin 1932]. Durant le séjour aux Etats-Unis, plusieurs lettres semblent n'être jamais arrivées à destination, ni d'un côté, ni de l'autre de l'Atlantique. L'impatience des parents est palpable lorsqu'ils disent : « Nous avons soif de nouvelles » (17 avril 1944). On remarquera que les lettres ne font jamais allusion à d'éventuelles communications téléphoniques. Seul un télégramme, envoyé depuis Barcelone au moment du départ en Amérique en 1940, est évoqué par Georges de Rougemont (23 août 1940).

Les expressions de l'affectivité¹¹

Dans la correspondance familiale des Rougemont, les manifestations d'affection s'expriment avec une certaine retenue. Ce n'est pas derrière des formules conventionnelles telles que « Chers parents », « Chère mère », « Chers tous », ou lorsque Georges de Rougemont signe simplement « Ton père aff. G. de R », qu'on reconnaîtra « les battements du cœur »¹². On est loin des « Ma petite maman », « Maman chérie » des lettres de Saint-Exupéry à sa mère¹³ ou des « Chérie » et « Ma chérie » de Cocteau à la sienne¹⁴. Les diminutifs des

⁸ Philippe HENRY, « Une correspondance qu'il m'est si doux d'entretenir... », p. 303.

⁹ Expression volontiers employée par Denis de Rougemont dans des lettres à sa sœur Antoinette, par exemple, le 4 août 1930 ou le 7 avril 1947.

¹⁰ Calw, petite ville en Bade-Wurtemberg où Denis de Rougemont séjourne quelques temps en 1929. Cf. « La Lenteur des choses » dans *Le Paysan du Danube*, Lausanne, 1932.

¹¹ Dunvel EVEN, « Les L'Eplattenier de Valangin (1816-1836) », dans Ph. HENRY et J.-P. JELMINI (éd.), *La Correspondance familiale...*, p. 255.

¹² Roger CHARTIER, préface à Cécile DAUPHIN et al., *Ces bonnes lettres...*, p. 14.

¹³ Antoine DE SAINT-EXUPÉRY, *Lettres à sa mère*, Paris, 1982.

¹⁴ Jean COCTEAU, *Lettres à sa mère, 1898-1918*, Paris, 1989.

signatures tels que «Topinet», «Topin», «Taupin», «Top.», fréquemment utilisés jusqu'en 1932 encore, dévoilent davantage le degré d'intimité qui règne au sein de la famille. Tendresse et amour filial se cachent aussi sous des remarques bienveillantes telles que : «Ne vous laissez pas trop geler je vous en supplie» (18 [décembre 1930]), ou : «Vous devez être bien seuls cet hiver. [...] Chauffez-vous bien dans cette branlante et chère maison» (20 octobre 1931). Recevoir des nouvelles, inviter à venir découvrir les lieux où l'on vit désormais constituent autant de marques d'attachement : «Comment va Toinette?» (14 avril 1932), ou : «Que fait Titine dont je ne sais rien?» [juin 1932], mais aussi : «Je serais heureux d'avoir la visite de l'un de vous quand je serai installé» (14 avril 1932), ou : «Qui je voudrais voir ici, c'est notre chère petite mère, et j'espère un peu qu'elle viendra inspecter mon palace» (4 août 1930). Sur l'Île de Ré, comme à Anduze, Rougemont souhaite accueillir ses parents : «Au printemps, vous devrez venir nous voir dans notre île, qui sera charmante et douce au climat» (21 janvier 1934) ou : «Souvenez-vous que nous avons deux belles chambres à donner!» (Anduze, 4 octobre 1934).

La même retenue, nuancée de tendresse, se lit dans les lettres des parents à leur fils. Celles de Georges de Rougemont sont toujours accompagnées d'«affectueux baisers» ou de messages tels que : «Je vous embrasse comme je vous aime» (6 octobre 1940). Lorsqu'il apprend les projets de divorce entre Denis et sa première épouse Simonne, c'est un père très ému qui écrit : «Adieu, mon cher Denis; je te serre affectueusement sur mon cœur; messages à Simonne, baisers à nos chers petits-enfants. Ton vieux père. G. de R.» (25 mai 1945). L'affection du père se lit aussi dans l'admiration qu'il éprouve pour son fils et dans les fréquentes remarques concernant ses écrits, les succès remportés par ses livres ou sa notoriété grandissante : «Il n'est plus possible d'ouvrir un journal sans y trouver une citation de toi; d'assister à une conférence sans que l'orateur ne te cite. [...] Quant à moi je ne suis plus que le père de Denis de Rt.» [6 octobre 1940]. Plus retenue encore, Alice de Rougemont signe ses messages par des formules laconiques telles que : «A. de R.» ou «Ta mère bien aff. A. de R.» qui disent peu quant à ses sentiments maternels. L'affection qu'elle porte à son fils se traduit plutôt en actes concrets : envois de linge, d'habits, de friandises (pommes, et caramels dont il est friand) et de tabac («un cornet de hollandais») que sa mère est chargée de faire envoyer au plus vite «car cette pipe est une des conditions de mon turbin» [juin 1932]. C'est aussi une grand-mère qui cache mal ses préoccupations quant à ses petits-enfants qui grandissent au loin, trop loin d'Areuse¹⁵.

¹⁵ La maison qu'habitaient les parents de Rougemont est située rue Pierre-Beau à Areuse, au-dessous du domaine de Vaudijon.

Les liens avec la famille passent précisément par Areuse, souvent évoqué. Areuse, une « oasis dans le monde » [18 décembre 1930], si chère à Denis de Rougemont et dont il a la nostalgie, Areuse, refuge et gage de réconfort : « Je suis si heureux de ces dix jours areusiens qui m'ont remis d'aplomb plus que je ne croyais en partant » (9 avril 1931). Même attachement à la maison des Ruillères¹⁶ dont la vente lui « a fait quelque chose au cœur. C'est l'adieu à notre enfance, au Val-de-Travers et aux sapins; peut-être seront-ils plus beaux à distance et dans nos souvenirs » [1931]. Fatigué après une longue journée passée à écrire un article « sur le roman protestant en général et l'obstacle du moralisme », il termine sa lettre en disant : « je vais clore cette épître, planter-là mes analyses et rêver à un monde de vacances, sans soucis du lendemain, à des lectures à l'ombre de l'orme des Ruillères par exemple » [23 janvier 1932].

L'itinéraire intime de Denis de Rougemont à travers ses lettres

1920 à 1929, Areuse

Comme un signe prémonitoire, les deux premières lettres du corpus ont été écrites à Paris où le jeune Denis de Rougemont est en vacances chez une parente, au début des années 1920. Elles sont adressées à sa mère à qui il raconte ses visites au Louvre, les spectacles auxquels il assiste, entre autres, à celui de *Knock* de Jules Romains qu'il trouve « admirablement joué »¹⁷. Il rencontre des écrivains, « ce pourrait m'être utile une fois ou l'autre » [1924], rôde autour de la maison de Montherlant sans oser y pénétrer et affirme qu'il pourrait vivre un jour à Paris : « Je suis né pour y vivre, j'en suis persuadé » [1923-1924].

Ces premières lettres, comme celles adressées à sa sœur en 1924 et 1925 depuis Areuse, révèlent un adolescent « en train de [s]e situer dans le monde, par rapport à la Société et à la famille (Bien grands mots.) » (30 octobre 1923), qui ne craint pas de dire : « La vie est belle, quand on réussit, intéressante quand on rate. Pour le moment je réussis » (1^{er} février 1924).

¹⁶ Ancienne « campagne » des Rougemont acquise en 1931 par le Club jurassien. Cf. « Le bestiaire de la montagne des Ruillères sur Couvet, Divertissements aristocratiques de 1805 », *Nouvelle Revue neuchâteloise* 27, 1990.

¹⁷ « Knock ou le triomphe de la Médecine », pièce de Jules ROMAINS, représentée pour la première fois à Paris le 15 décembre 1923 à la Comédie des Champs-Élysées.

1929 à 1930, Vienne et Budapest

Rescapées d'un échange épistolaire probablement beaucoup plus vaste, les dix-sept lettres datant des années autrichiennes sont intéressantes à plus d'un titre. Pour Rougemont, inscrit à l'Université de Vienne (dont il sera toutefois fort peu question!), il s'agit du premier long séjour loin des siens, d'où l'importance accordée aux détails qu'il tient à donner concernant ses faits et gestes, ses fréquentations, ses dépenses, détaillées au schilling près! On voit évoluer un jeune homme de vingt-trois ans très rapidement à l'aise dans la capitale autrichienne (et à Budapest où il est invité à deux reprises), multipliant les rencontres, les invitations, les bals, les concerts et nouant des liens avec des personnalités viennoises et étrangères¹⁸. Bien que largement occupé par des activités mondaines et culturelles dont il fait le compte rendu circonstancié à ses parents, il ne perd pas de vue les buts qu'il s'est fixés: « Je réunis ici une quantité énorme de notes et de documents. Cela ressortira un jour ou l'autre, sous forme de romans et d'essais. Il ne faut pas que je me presse de trop écrire, en pleine période de croissance intellectuelle » (4 février 1928). Régulièrement, il envoie des articles à des journaux, notamment à la *Revue de Genève*. Avant son retour en Suisse, Denis de Rougemont se rend une dernière fois à Budapest: « Me voici depuis 2 jours à Buda-Pest, que j'ai retrouvée plus belle que jamais après une délicieuse balade. Je revois toutes mes connaissances de Nouvel An et puis quelques autres, me baigne et projette plusieurs sorties en province, en particulier au lac Balaton et chez le poète Michel Babits, le plus grand écrivain hongrois vivant » (juin 1928). Il a le plaisir de voir qu'un de ses articles sur Ramuz a paru en hongrois¹⁹.

1930 à 1933, Paris

A la suite de son séjour autrichien, on le sait, Rougemont trouve un emploi à Paris qu'il redécouvre mais, cette fois-ci, « sans romantisme... » [janvier 1930]. Engagé comme secrétaire des Editions « Je Sers » (qui publient notamment Kierkegaard et Karl Barth), il est « soudain précipité dans un monde entièrement neuf pour lui, un monde qui a ses lois, ses règles (mondaines) et ses traditions. Le choc est brutal. Il doit travailler pour vivre. Dans les premiers temps, écrire demeure une activité annexe, à laquelle il se consacre durant son temps de loisir. Pourtant, l'une ou l'autre

¹⁸ Notamment le poète hongrois Albert Gyergyai (1895-1981), professeur à l'Université de Budapest et traducteur d'auteurs français. Ou encore: Richard de Coudenhove-Kalergi (1894-1972), fondateur en 1923 de l'Union paneuropéenne. Il proposa à Denis de Rougemont de devenir son collaborateur. Cf. lettre du 2 décembre 1927.

¹⁹ Denis DE ROUGEMONT, « C.F. Ramuz vagy az igazi reslismus », *Nyugat* n° 13, Budapest, juillet 1928.

9

le 25 juin 30

Chers parents,

Je viens de nouveau crâ-
 nimer, s'ingérer, et demander que
 vous m'envoyez le plus tôt possible
 mon avis de juillet. Je n'ai plus un
 sou depuis quelques jours et j'ai à
 payer 200fr. pour mon établissement
 officiel (carte d'identité, etc.). Roland
 est aussi à bout de ressources, car il a payé
 8 jours de Paris à Eric Montreuil. Et
 tout ce que j'attends de Roland, d'Eric, de Roland
 etc. ne viendra ... me plus tard.) ai au-
 près de ce qui va se passer avec moi,
 pleurs de travail. Il y a de la nouveauté
 dans l'air ... Il faudra sans doute
 (avec intervention quelque chose unique
 politique pour m'aider à l'obtenir.

Travail : 8 h. par jour
 au bureau ou à Paris des libraires.
 Affolement perpétuel, tout est en retard.
 Intérêt et ennuis, déceptions
 et espoirs, grosse dépense de diplomatie
 envers Caution, le personnel, les clients, les auteurs.

Fig. 1. Lettre de Denis de Rougemont à Alice et Georges de Rougemont, Paris, le 25 juin 1930 (BPUN, Fonds Denis de Rougemont, ID1349)

de ses rencontres, de ses amitiés nouvelles seront capitales, sinon déterminantes pour son œuvre d'écrivain. Ces années-là constituent un tournant de son existence», remarque Bruno Ackermann²⁰, ajoutant : «Le biographe ne dispose que de peu d'éléments pour tracer l'itinéraire intellectuel et spirituel du jeune Rougemont durant les deux premières années parisiennes excepté divers comptes rendus.»²¹ Or, si cet itinéraire se lit évidemment en filigrane dans les 72 lettres de cette époque, on y découvre surtout un jeune écrivain aux prises avec les aléas de la vie.

Un canevas, formulé tel quel dans une lettre du 25 juin 1930 (fig. 1), donne le ton et la structure de la plupart de ses missives : *Finances / Travail / Santé / Mondanités / Appartement*. La rubrique *Moral* y figure occasionnellement. Des thèmes souvent longuement traités par Rougemont et que nous aborderons ci-dessous dans le même ordre. Ils permettent de retracer les grands axes de ces trois années intenses. Nous y avons ajouté *Actualités* pour évoquer le contexte politique de l'époque.

Finances. La rapide réussite professionnelle de leur fils aura probablement réjouit les parents Rougemont. Cependant, dès son arrivée et durant toutes les années parisiennes, Denis de Rougemont connaîtra de lancinants problèmes financiers dont presque chaque lettre se fait abondamment l'écho. En mars 1930, il se dit déjà «à fond de cale» et la situation ne s'améliorera qu'à de rares occasions. Alors que les Editions «Je Sers» sont contraintes de déposer leur bilan, en 1932, Rougemont, sans place et sans revenu, se voit, une fois de plus, obligé de faire appel à ses parents : «Je crains bien d'avoir à vous demander quelques subsides prochainement, car il faut que je paie ma part du ménage et un petit manteau d'hiver. Je me contente de peu ; je n'ai qu'un seul complet en tout et pour tout» (30 septembre 1932). Comme on le sait, «en chômage»²² dès 1933 et marié depuis peu, Rougemont passe presque deux ans avec son épouse sur l'Ile de Ré puis à Anduze. Lorsqu'en 1935 s'offre la possibilité de passer une année comme lecteur à l'Université de Francfort, après de multiples et vaines recherches d'emploi à Paris, il note : «C'est bien la seule chance qui me reste de gagner la pitance de ma petite famille²³ l'hiver prochain» (22 avril 1935). Une décision qui fera écrire à son épouse : «Nous partons pour un inconnu complet et je ne suis pas sans un peu d'angoisse à cause de notre cher petit garçon» [octobre 1935].

²⁰ Bruno ACKERMANN, *Denis de Rougemont. Une biographie intellectuelle*, Genève, 1996, p. 153.

²¹ Notons que Bruno Ackermann n'a pas eu accès à la correspondance dont nous faisons état. Bruno ACKERMANN, *Denis de Rougemont...*, p. 78 (note 72).

²² Cf. *Journal d'un intellectuel en chômage*, Paris, 1937.

²³ Allusion à la naissance de son premier enfant Nicolas, né le 30 juillet 1935.

Travail. Grâce à son engagement aux Editions «Je Sers», mais également en raison des articles qu'il écrit pour diverses revues, Rougemont vit à Paris des années professionnelles et intellectuelles intenses dont les parents peuvent suivre les étapes. Comme à Vienne et même davantage encore, Rougemont a immédiatement cherché à s'introduire dans les milieux littéraires, non sans succès : « Mon article sur l'humanisme vient de paraître dans le numéro spécial de *Foi et Vie* dont voici le prospectus. Je suis tout intimidé d'y être en compagnie de R. Rolland, Maritain, Loisy, Brémond et Brunschwig!... Je serai aussi le Benjamin dans un numéro de *La Revue nouvelle* consacrée au romantisme allemand » [mars 1930]. Critique, il écrit toutefois à sa sœur : « J'ai un peu honte d'accaparer l'attention du public avec des foutaises sans grande portée... » (4 août 1930). A défaut de l'enrichir, de tels articles lui valent une notoriété certaine et même de la reconnaissance : « en plus de Ki[e]rkegaard et Barth que j'ai l'honneur d'introduire en France par une longue note (4 p.) dans la *Nouvelle Revue française* (n° de juillet ou août.) (ce qui est aussi je l'avoue, une excellente façon de m'introduire en France) (affreux.) »²⁴ [1931]. Mais ces activités supplémentaires lui pèsent : « J'ai de plus en plus de peine à écrire sur commande, c'est un tourment de tous les instants, jusqu'à ce que ça soit "sorti" et recopié » [23 janvier 1932]. Régulièrement aussi, il se plaint de manquer de temps pour son écriture personnelle à laquelle il ne peut se consacrer que dans ses heures de loisirs : « Mais où trouver les quinze jours qu'il me faudrait pour écrire la fin de mon *Paysan du Danube*? C'est angoissant » [s.d., décembre 1930?]. Les allusions à ce manque de temps sont nombreuses.

Santé. « Je me persuade que tu disciplines ton existence; que tu manges régulièrement, que tu soignes tes intestins; que tu fumes modérément; que tu ne te couches pas très tard; et que tu te lèves pas trop tard. Dis-moi que je ne me fais pas d'illusions », écrit Georges de Rougemont à son fils [automne 1931]. Les ennuis de santé sont fréquemment évoqués. Dès son arrivée à Paris, Denis de Rougemont annonce : « J'ai maigri de quelques livres, je pense, mes habits flottent! » (26 février 1930). Santé et sommeil allant de pair, le 21 novembre [1930], il écrit : « Santé : une bronchite avant-hier et hier, se guérit aujourd'hui à force de n'y pas penser. Je mange bien et dors suffisamment. Moral : pas le temps non plus d'y penser, alors ça va. » Le 23 février 1931, il se dit « fort mal fichu ». « C'est embêtant d'être perpétuellement grippé, gorge ou intestins; sale hiver! » (2 mars [1930]). Dans une lettre datée du 4 mars 1932, il raconte avec humour comment il est soigné à domicile pour une méchante toux par un certain docteur Bandaline qu'il nomme « Mandoline » (ex-médecin du Tzar), « un important

²⁴ La ponctuation de l'original manuscrit a été conservée ici.

et vaudevillesque personnage décoré d'une rosette de Commandeur de la Légion» qui lui «fait subir diverses tortures, ventouses, emplâtres brûlants, potions, régimes — toutes mesures qui ont fait dégénérer une simple trachéite en bronchite». Plus loin, il ajoute: «Je ne fume plus voilà le pire», et rassure ses parents: «Ne vous en faites pas pour moi, je suis soigné à la perfection.» De son côté, Denis de Rougemont ne manque presque jamais de s'enquérir de la santé de l'un ou l'autre membre de la famille.

Mondanités. Comme lors du séjour viennois, à peine arrivé à Paris, Rougemont se plaît à décrire pour ses parents l'univers qu'il fréquente: «une société des plus choisies, trop choisie à mon gré, cela devient vite lassant» (20 février [1930]). Les invitations s'enchaînent, il écrit: «J'ai eu beaucoup de sorties, dîners, théâtres, réceptions, bals, thés. [...] Il y avait là vraiment les gens les plus curieux du monde parisien, [...] tout ce qu'on trouve à Paris de plus titré, riche, célèbre et faisandé» (11 juin 1930). Dans une lettre du même mois, il écrit: «*Mondanités*: relâche. Deux thés en perspective, c'est tout» (25 juin 1930). Parfois, il dit être invité «tous les soirs de la semaine. [...] On ne peut pas toujours refuser» (23 février 1931). Concerts, opéras, visites d'expositions, quelques excursions dans la campagne française, de brefs séjours en Suisse, un voyage sur la Côte d'Azur ponctuent et enrichissent les années parisiennes.

Appartement. Denis de Rougemont commence par loger à l'hôtel Corneille, dans le VI^e arrondissement. Il ne peut s'installer à Clamart, à proximité de son lieu de travail, qu'à partir de mi-juillet 1930. Lorsqu'il prend possession de ce qu'il nomme sa garçonnière, il en décrit l'aménagement et les frais occasionnés avec force détails, en précisant: «J'ai l'impression de tourner une page de ma vie en m'installant. Dès maintenant, je mène ma vie à moi, un peu à l'écart de Paris, et dans le style que j'aime» (20 juillet 1930). Il engage une femme de ménage qui le «nourrit pour 400 fr. par mois! Menu d'aujourd'hui: Potage / Chou-fleur gratin / Rôti de porc / Choux de Bruxelles / Camembert / Pommes / Bordeaux blanc» (6 décembre 1930). Malgré une installation sommaire, il demande à sa mère de lui envoyer des serviettes de table pour lui et pour «un ou deux hôtes éventuels» [décembre 1930?], et «une nappe de couleur pour remplacer celle — magnifique — que me prête ma femme de ménage sera la bienvenue» [18 décembre 1930]. «Mes petites chambres commencent à prendre un air habité. J'ai des rideaux, ma jeune femme de ménage viendra les couper et coudre demain» [s.d., novembre ou décembre 1930]. A partir de septembre 1932, il s'installe avec son ami Daniel Bovet²⁵ au 31, rue Saint-Placide, dans le VI^e arrondissement. «Le ménage est très bien tenu par une femme de ménage qui vient de 8 [heures] à midi. Nous avons acquis quelques meubles

²⁵ Prix Nobel de médecine en 1957, Daniel Bovet (né à Boudry en 1907 et décédé à Rome en 1992), travaillait alors à Paris, à l'Institut Pasteur.

indispensables (armoire et table, chaises) pour une somme dérisoire au marché aux puces. Tout cela est charmant. Daniel Bovet est un compagnon calme et accommodant au possible. Je m'habitue au bruit, à force de sommeil. A quand ma petite maison à la campagne? Paris m'attire peu» (30 septembre 1932).

Moral. Alors que Rougemont s'exprime volontiers et abondamment sur les sujets que nous venons de survoler, il reste fort discret quant à sa vie sentimentale. Accablé par son travail et des «ennuis de toutes sortes», il avoue cependant : « Et ce qui rend tout ça plus difficile, marasme intérieur complet, je ne sais pourquoi. Personne à aimer, c'est la pire pauvreté » (6 mai 1930). C'est à sa sœur Antoinette qu'il se confie le plus volontiers : « Toujours pas de femme à l'horizon, et pas même le temps d'y penser », et d'ajouter plus loin : « Ne raconte pas tout ça aux parents, ils s'effraieraient. Je te le dis seulement parce que c'est parfois soulageant de raconter ses malheurs! » (23 janvier 1931). On imagine l'étonnement de ses parents lorsque, après s'être si peu exprimé sur sa vie privée, il leur annonce, le 3 avril 1933, sa prochaine visite à Areuse, accompagné « d'une exquise jeune personne que vous ne connaissez pas encore », dont il n'a encore jamais été question jusque-là et qu'il compte épouser quelques mois plus tard. « Un mariage déconcertant » dira Georges de Rougemont, en 1946, lorsqu'il sera question de divorce²⁶. A quelques semaines de là et un mois avant le mariage qui aura lieu en juillet, les parents Rougemont sont fixés sur la situation financière de leur future belle-fille : « Quant à la question de maman concernant ce que possède Simonne, il est bien simple d'y répondre. A peu près rien, c'est-à-dire un peu de literie, un minimum de meubles, une robe et demie, trois souliers, et un cœur d'or. Je suis de plus en plus complètement heureux de penser qu'elle va devenir ma femme et que c'est un vrai miracle de l'avoir rencontrée » (19 juin 1933).

Actualités. A la lecture des lettres des années 1930, pourtant généreuses en informations, on peut s'étonner que Rougemont ne fasse pas davantage allusion au contexte politique de l'époque et aux menaces qui planent sur l'Europe. On peut faire l'hypothèse que ses parents, son père surtout, étant parfaitement au courant des prises de position de Denis de Rougemont dans ses écrits, celui-ci n'eut pas besoin de développer ces sujets dans ses lettres. On peut supposer aussi que, lors des visites épisodiques à Areuse, les thèmes d'actualité étaient largement évoqués en famille. Quelques remarques significatives concernant les menaces de guerre apparaissent néanmoins dans les lettres du père comme dans celles du fils. « Les bruits de guerre deviennent d'ailleurs si insistants que l'on ne sait plus trop que projeter. Tous les hommes de vingt ans viennent de recevoir un complément d'ordre de mobilisation qui précise terriblement le danger. La haine contre l'Allemagne éclate dans

²⁶ Lettre de Georges de Rougemont au pasteur Pierre Maury (qui avait béni le mariage de Denis et Simonne de Rougemont en 1933), Areuse, 24 juillet 1946.

les journaux de tous bords. Faudra-t-il bientôt se réfugier dans un alpage à l'abri des gaz et des mitrailleuses ? » [23 janvier 1932]. Dans une lettre du 17 octobre 1932, Georges de Rougemont remarque qu'« on ne peut pourtant pas aller le cœur léger au-devant d'un nouveau conflit franco-allemand sans rien tenter pour le prévenir ». Tandis que Denis de Rougemont déclare : « Quant au sort du monde, il n'a jamais été plus menacé. On ne parle que de guerre. Il y a deux ans que ça dure, mais jamais avec une pareille insistance. Tout s'en ressent ici, on vit dans la méfiance générale, et l'incertitude des mois qui viennent. La seule chose rassurante, c'est que tout le monde s'attend à la guerre, et que cela pourrait bien l'éviter. Mais que de ténébreuses histoires partout » (24 mars 1933).

1933 à 1936, Ile de Ré, Anduze et Francfort

N'ayant plus d'emploi fixe à Paris, Denis et son épouse quittent la capitale fin octobre 1933 pour s'établir sur l'Ile de Ré, dans la maison que la mère de Simonne leur prête pour y passer l'hiver. Selon son habitude, Rougemont écrit aussitôt à ses parents. Seules trois lettres témoignent de ce séjour par ailleurs largement commenté dans le chapitre « N'habitez pas les villes ! » du *Journal d'un intellectuel en chômage*. « Il nous reste quelque sous, de quoi tenir deux mois à Ré. Puis on avisera » [octobre 1933]. Après l'enthousiasme et la douceur relative des premiers mois, le froid hivernal aggravera encore l'incertitude quant à son avenir professionnel. Pourtant, sans se décourager, Rougemont écrit : « Je travaille ferme, mes bouquins avancent, et cela me suffit pour le moment » (21 janvier 1934). Il faut attendre la lettre du 27 juin 1934 pour découvrir que le séjour insulaire a perdu de son charme : « Je crois que nous n'avons pas écrit depuis un certain temps ; c'est qu'il ne se passe littéralement rien, et que nous nous embêtons cette fois sérieusement. » Cinq lettres, écrites entre l'été 1934 et l'automne 1935, apportent quelques compléments d'ordre privé au chapitre « Pauvre Province » du *Journal d'un intellectuel en chômage* qui retrace le séjour du couple à Anduze, dans le Gard, dans une maison mise à leur disposition. Toujours à la recherche d'emplois, les jeunes époux se rendent fréquemment à Paris mais sans succès jusqu'au moment où un poste de lecteur de français à l'Université de Francfort est proposé à Rougemont. Un poste qu'il doit notamment à un « Herr Doktor nazi qui dirige l'office allemand de Paris [et qui] connaît bien mes diverses activités et voudrait [illisible] nommer un représentant de la "jeune France". En outre, il a lu *Le Paysan du Danube* et beaucoup goûté tout ce qui concerne l'Allemagne. Contrecoup imprévu ! » [septembre ou octobre 1935]. Nous avons vu plus haut qu'en proie à de sérieuses difficultés financières, Rougemont avait écrit à ses parents que ce poste lui permettait

de « gagner la pitance de [s]a petite famille ». L'allusion à la « petite famille » concerne la future naissance de son premier enfant. En août, de Paris, il écrit : « Simonne va toujours bien, et le tout petit fait sa petite jaunisse, et pleure un peu. Qu'il est beau !! » [début août 1935].

Datée du 15 octobre 1935, une lettre écrite de Francfort rassure les parents quant à l'installation du couple et aux commodités qu'offrent la ville allemande et son université. C'est le seul témoignage de ce séjour auquel on doit le *Journal d'Allemagne*²⁷.

1940 à 1947, New York, Buenos Aires et Princeton

La correspondance ne reprend qu'en 1940 alors que Denis de Rougemont est envoyé aux Etats-Unis pour une « mission de conférences » que les autorités fédérales lui ont confiée pour une durée de quatre mois, « un voyage "culturel" qui allait se transformer en un véritable exil »²⁸. Un corpus de 26 lettres témoigne de cette période mais ne projette qu'un très faible éclairage sur sept années d'absence. Une seule lettre de Rougemont à ses parents a été conservée dans laquelle il se plaint du retard que prend le courrier et dit avoir la nostalgie de l'Europe (New York, 27 juin 1941). Les lettres des parents comblent, mais de façon fragmentaire, l'absence d'informations. Chacun, selon sa « mission », s'efforce de lui donner des nouvelles de Suisse. Georges de Rougemont surtout le tient au courant des affaires qu'il ne cesse de régler. Se sentant obligé de justifier l'absence de Rougemont en pleine période de guerre, le pasteur écrit : « j'explique à ceux qui en parlent, les raisons que tu avais de t'en aller, et les motifs du prolongement de ton séjour là-bas. Quelques-uns ici sont encore à penser que l'on ne peut servir la Suisse que sous l'uniforme ! » (2 septembre 1941). Les parents sont informés des succès rencontrés par leur fils à Buenos Aires²⁹, qu'il évoque aussi dans une lettre à sa sœur : « Dès le bateau, j'ai été fêté, choyé, traité en grand homme. Reçu ici comme une célébrité, avec tout ce que ça représente de divers cocktails, interviews, potins, réceptions officielles, banquets à discours, visites, cadeaux, etc. J'en suis encore tout étonné, j'ai tant de peine à me persuader que je suis très connu, qu'on m'a lu partout, qu'on attend beaucoup de moi », etc., je suis resté un gamin dans le fond » (6 juin 1941).

Ces succès font dire à Georges de Rougemont : « Je te félicite des succès remportés dans tous les milieux, et dans tous les domaines. Je souhaite que les journaux d'ici en donnent quelques échos et précisent que tu as besogné

²⁷ Denis DE ROUGEMONT, *Journal d'Allemagne*, Paris, 1938.

²⁸ Bruno ACKERMANN, *Denis de Rougemont...*, p. 663.

²⁹ Invité par son amie l'éditrice argentine Victoria Ocampo, Denis de Rougemont séjourne à Buenos Aires de juillet à novembre 1941. Cf. Bruno ACKERMANN, *Denis de Rougemont...*, pp. 715-727.

là-bas en relation avec le Secrétariat des Suisses de l'étranger, et avec "Pro Helvetia"» (23 novembre 1941). De son côté, Alice de Rougemont, ne cachant pas son admiration lui dit : «Quelle réception tu as reçue, c'est digne des *Mille et une Nuits*, et avec cela fatigant, et ton voyage de retour doit être un repos. Mais quel encouragement d'être reçu ainsi» (6 octobre 1941). S'il parle parfois de l'Amérique à sa sœur : «Drôle de vie [...] pas gaie tous les jours. Mais passionnante à bien des égards. New York est actuellement le centre du monde, pauvre Paris. Et c'est là qu'on peut apprendre l'horrible vie moderne. (Je deviens réactionnaire ici.)» (14 mai 1942), Rougemont fait surtout part de ses déboires conjugaux en la priant de rester discrète : «Tout ce que je te dis là, par allusions sans doute — ce serait trop long — doit rester entre nous. N'en dis rien aux parents et amis. Si les choses s'arrangent, mieux vaut que rien se sache, et si je divorce, il sera temps de le dire» (26 juin 1944). Restés longtemps sans nouvelles, les parents s'en plaignent : «Un an et demi sans nouvelles de vous, c'est long. Sans doute ne vous représentez-vous pas ce que ce silence représente pour les vieux parents que nous sommes!» (17 avril 1944). Les parents Rougemont seront informés des projets de divorce en 1945 seulement. Effondré, Georges de Rougemont parlera de «catastrophe», espérant qu'un «miracle» permette à son fils de sauver son couple (25 mai 1945). Avant de s'envoler pour l'Europe, Rougemont écrit une dernière fois à sa sœur en lui faisant part de ses craintes face à un retour définitif : «Comme d'habitude, je m'en vais au moment où le plein succès venait, pour recommencer je ne sais quoi... Einstein lui-même m'a téléphoné l'autre jour, et j'ai été le voir pendant 2 heures, il avait lu deux fois mon livre sur la Bombe³⁰. Enfin, *alea jacta*. Volons» (Princeton, 24 juin 1947).

1947 à 1953, Ferney

Dès 1947, on retrouve Denis de Rougemont à Ferney, en famille d'abord puis seul après son divorce. Dix-sept lettres à sa mère, devenue veuve en 1947, sont représentatives de ces années. Rougemont y donne presque toujours des nouvelles des enfants, de leurs réussites ou de leurs déboires scolaires. Toutefois, l'essentiel de cette correspondance concerne ses activités professionnelles et ses projets «européens». On imagine sans peine la fierté de sa mère lorsqu'il s'empresse de lui écrire pour parler du Congrès de La Haye, auquel il participa activement, et de la lecture finale qu'il a faite après le discours de Churchill. «C'était plutôt émouvant pour moi, comme tu peux l'imaginer» (14 mai 1948). Il en aura été certainement de même lorsqu'elle apprend que la situation financière de son fils «est prospère, maintenant que

³⁰ Il s'agit des *Lettres sur la bombe atomique*, publiées en 1946 chez Brentano's et Gallimard.

mes grosses dépenses de divorce, meubles, chauffage, sont liquidées. Je me sens tout étonné d’aboutir à cet équilibre général, après tant d’années d’incertitudes et de bouleversements» (23 mai 1951). Dans une longue lettre du 23 août 1951, Rougemont écrit : «J’ai rencontré une jeune femme qui m’a fait penser que le monde n’était pas aussi invivable que je le croyais.» Il songe à se remarier rapidement. Il sait que déjà «on jase» et pense que sa mère éprouvera des «sentiments mélangés». On ne connaît pas la réponse d’Alice de Rougemont mais un message de Rougemont du 7 septembre prouve qu’elle lui a aussitôt écrit. Dans la dernière lettre de cette époque en notre possession, on y découvre un homme serein qui parle de sa vie «toujours européenne», de la visite personnelle à Ferney de Robert Schuman, de la confiance qu’il a dans l’avenir de sa fille Martine, des soucis que lui donne la scolarité de Nicolas, et qui conclut en disant : «Nous sommes très heureux, le travail marche, que demander de plus?» (5 mars [1953]).

Entre 1953 et 1973 seules les lettres d’Alice de Rougemont à son fils ont été conservées. Fidèle à sa «mission», elle lui donne des nouvelles des uns et des autres, de ses déplacements, des visites à la parenté. Avant tout, elle lui parle des articles que la presse lui consacre et de ses discours qu’elle ne manque jamais d’écouter à la radio, et cela jusque dans sa dernière lettre du 27 septembre 1973.

Conclusion

S’agissant de Denis de Rougemont dont la vie et l’œuvre sont si largement connues, on se trouve dans une situation particulière. Porte-t-on le même regard sur la correspondance familiale d’un personnage célèbre que sur celle d’un homme ordinaire? Que peut révéler cette correspondance qui ne soit pas déjà connu ou qui n’ait été dit par ses biographes et dans ses œuvres? Quel enseignement tirer de la «vie ordinaire» d’un «grand homme»?

A qui, mieux qu’à ses parents, Rougemont pouvait-il faire part de préoccupations matérielles, de soucis «alimentaires», de frustrations, de colères ou de joies «simples», surtout pendant ses années de formation? Avec qui partager certains secrets sinon avec une grande sœur complice et confidente discrète? N’est-ce pas aussi avec les battements de leur cœur de simples parents que Georges et Alice de Rougemont répondaient à leur fils?

Dans l’immensité du Fonds Denis de Rougemont, les échanges épistolaires que nous avons eu le plaisir d’étudier n’occupent qu’une place infime. Pourtant, ils nous auront permis de feuilleter une sorte d’album de photographies dans lequel, malgré l’absence de nombreux clichés, nous avons découvert, dès les premières pages, un jeune homme ambitieux, audacieux

et très tôt sûr de sa vocation d'écrivain, puis remarqué un fringant universitaire fumant la pipe avec délice au cours d'une réception viennoise. Plus loin encore, le portrait d'un écrivain prometteur, avec ce commentaire: « Il y avait là Claudel et Valéry, un tas d'écrivains et de comtesses » (28 mai [1930]). Quelques pages plus loin encore, un jeune marié en jaquette, portant les pantalons de son père, retouchés pour la circonstance (!) et un père tout neuf, émerveillé au-dessus d'un berceau. Avant de refermer l'album, nous nous sommes attardée quelque temps sur une image célèbre, mise en valeur par cette remarque: « Vous pouvez me voir aux Actualités du cinéma, derrière Churchill, sur la tribune d'honneur (3^e rang, entre les épaules de Churchill et la Princesse Juliana, lors de l'inauguration) » (14 mai 1948). Enfin, les dernières photographies montraient, installée dans la chambre d'un home pour personnes âgées, une vieille dame dans un fauteuil, l'oreille collée à la radio, écoutant un discours de son fils.

Malgré son aspect fragmentaire, cette correspondance familiale mériterait une étude plus approfondie que le rapide survol que nous venons de lui consacrer. Faut de place, il n'était pas possible de nous attarder sur des éléments qui, souvent, enrichissent les « bonnes lettres » de Denis de Rougemont, leur ajoutant de la couleur et de la chair. Enfin, nous laissons aux auteurs de l'ouvrage *Ces bonnes lettres* le soin de conclure: « *Le destin des correspondances a ceci de mystérieux qu'en se situant dans l'instant présent et dans l'éphémère, en désignant nommément le ou les lecteurs privilégiés, avec un peu de chance, elles réussissent, comme la bouteille à la mer, à traverser le temps et à toucher de nouveaux rivages.* »³¹

Jacqueline ROSSIER

Adresse de l'auteure: Centre du Village 4, 2058 Le Pâquier, jacqueline.rossier@me.com

³¹ Cécile DAUPHIN et al., *Ces bonnes lettres...*, p. 191.